

ROBERTO J. PAYRO

Le petit-fils du gaucho (1946)

Partie 1. Chapitre II

Je finis par m'habituer un peu à l'école. J'y allais pour m'amuser, et mon amusement le plus grand consistait à faire enrager le pauvre maître, don Lucas Arba, un pauvre Espagnol, boiteux et ridicule qui, grâce à moi, s'assit des centaines de fois sur un bec de plume ou au milieu d'un tas de crottin et reçut autant d'autres fois sur l'oeil ou sur le nez, des petites boulettes de pain ou de papier soigneusement mâchées. Il fallait le voir sursauter ou pousser le cri provoqué par la plume, ou se lever avec la chaise collée à son fond de culotte, ou porter la main à l'organe caressé par l'humide projectile pendant que sa tête devenait rouge comme une tomate ! Quel tumulte, et comme l'école entière se tordait de rire ! Mes timides condisciples, sans imagination, ni initiative, ni hardiesse, comme de bons paysans, fils de paysans, voyaient en moi un être extraordinaire, presque surnaturel, comprenant instinctivement

que, pour tant oser, il fallait être né avec des privilèges exceptionnels de caractère et de position.

Don Lucas avait l'habitude de frotter ses mains sur son pupitre – sa chaire – pendant qu'il expliquait ou interrogeait ; après, pendant l'heure de graphie ou de dictée, il mettait ses coudes sur la table et appuyait ses joues sur les paumes des mains, comme si son cerveau pédagogique lui pesait trop. Observer cette particularité, me procurer du poil à gratter et le semer sur la chaire, furent pour moi choses aussi logiques qu'agréables. Et je répétais souvent l'ingénieuse opération, enthousiasmé du succès, car il n'y avait rien de plus comique que de voir don Lucas se gratter, d'abord doucement, ensuite avec une certaine ardeur, puis, bientôt, rageusement et enfin frénétiquement jusqu'à l'éclatement final :

- *Tout le monde aura deux heures !*

Il allait se laver, se mettre des calmants, du suif, de l'huile, que sais-je,

et la classe abandonnée se convertissait, en une maison de fous, obéissant avec enthousiasme à mon signal de branle-bas. Les cahiers, les livres, les encriers volaient – j'avais brisé l'inertie de mes condisciples – pendant que les instruments de musique les plus insolites exécutaient une symphonie infernale. Souvent j'ai pensé, en me rappelant ces scènes, que mon véritable tempérament est révolutionnaire et que j'ai eu besoin d'un prodige de volonté pour être toute ma vie un élément d'ordre, un homme de gouvernement ... Don Lucas revenait enfin, rouge et vernis d'onguents, avec les yeux lui sortant des orbites – spectacle bouffon s'il en fut – et, exaspéré par l'intolérable démangeaison, il commençait à distribuer des punitions supplémentaires à droite et à gauche, punissant sans distinction des innocents et des coupables, tous, enfin... Tous, excepté moi. N'étais-je pas le fils de don Fernando Gomez Herrera ?

N'étais-je pas né « *avec une couronne* » comme disaient mes camarades ?

Dors en paix, don Lucas ! Si j'ai beaucoup ri de toi, en ce temps-là, maintenant je ne plains même pas ta mémoire, quoique je l'évoque en souriant et que j'apprécie comme il convient ceux qui, comme toi alors, savent respecter l'autorité politique sous toutes ses formes, et même dans ses moindres reflets. Car, si ce respect est l'unique base possible du bonheur des citoyens, tu exagérais vraiment trop, oubliant que tu étais, toi aussi, une « *autorité* », quoique d'un ordre infime. Et cette faiblesse est pour moi irritante et inadmissible, surtout quand elle arrive à des excès comme celui-ci.

Un soir, à l'heure de la sortie de l'école et à la suite **d'un chahut colossal, don Lucas m'appela et me dit gravement qu'il avait à me parler (Note)**. Me doutant que le ciel allait me tomber sur la tête, je me préparai à

repousser les attaques du magister, au besoin sous une forme virile et contondante, de façon que, comme conséquence inévitable, ni moi je ne continuerais à rester sous sa férule, ni lui à diriger l'école, son unique moyen d'existence. Une égratignure ou une ecchymose ne signifiaient rien pour moi – j'étais et je suis courageux – et avec une marque directe ou indirecte de don Lucas, je savais que j'obtiendrais sans peine son renvoi de Los Sunchos, sans compter les autres ennuis qu'on lui ferait subir. Vous voyez donc mon contentement, à l'entendre dire, à peine fûmes-nous seuls, dans son langage maniéré et académique, ou, pour mieux dire, prosodique :

- *Après avoir réfléchi très sérieusement, je suis arrivé à une conclusion, mon cher Maurice... Vous (il me disait vous, alors qu'il tutoyait tous les autres), vous êtes le plus intelligent et le plus appliqué ... Non, ne vous fâchez pas encore, permettez-moi de terminer, cela ne doit pas vous fâcher ... Donc, vous qui comprenez très bien et qui savez vous faire respecter par vos condisciples, mes*

élèves, vous pouvez m'aider avec une véritable efficacité à conserver l'ordre et à maintenir la discipline dans les classes, minées par l'esprit rebelle et révolté qui est le ver de ce pays ...

Quoique surpris par ces paroles insolites prononcées avec une gravité solennelle, comme d'une tribune, je commençai à attendre avec plus de sérénité les événements, soupçonnant, cependant, quelque embûche.

- *Mais je n'ai pas voulu* – continua don Lucas sur le même ton – *adopter une résolution, quelle qu'elle fût, sans vous consulter préalablement.*

La salle était solitaire et dans la pénombre de la nuit tombante. J'étais près de la porte et je voyais, à l'extérieur, un vaste terrain inculte, couvert de graminées, roses déjà, un morceau de ciel avec des reflets orangés, et, à l'intérieur, la masse informe et bleutée des bancs et des tables, dans laquelle paraissaient flotter encore le bruit et le mouvement des élèves absents. Cette double vision de lumière et d'ombre m'absorba, surtout, durant une pause tragique du maître qui préparait cette question :

- *Voulez-vous être moniteur ?*

Moniteur ! Le deuxième dans l'école, le chef des camarades, l'autorité la plus haute en l'absence de don Lucas, peut-être même en sa présence, puisqu'il était si faible de caractère ! ... Et moi qui savais à peine lire couramment, grâce à maman, encore ! Et à l'école, il y avait plus de vingt garçons plus avancés, plus judicieux, plus appliqués et plus âgés que moi ! Oh ! ces étonnements ne datent pas de maintenant ; alors, quoique je n'espérasse pas une pareille dignité et quoique l'honneur immérité me sourît beaucoup, la proposition me parut si naturelle et si conforme à mes mérites, que je l'acceptai, en disant simplement, sans aucune émotion :

- *Très bien, don Lucas.*

J'ai toujours été ainsi, imperturbable, et si l'on me nommait pape, maréchal ou amiral, je ne serais pas pris au dépourvu, et je ne me verrais aucune inaptitude à tenir ces emplois. Mais désirant être entièrement sincère, j'ajouterai que le « *don Lucas* » de l'acceptation était depuis longtemps banni de mes lèvres, dont les réponses se limitaient à

un oui ou un non « *comme Christ nous enseigne* », sans aucune adjonction de monsieur ou don, comme nous enseigne la courtoisie. Et cela fut une démonstration évidente de gratitude.

Depuis, j'ai pensé qu'en l'occurrence, don Lucas se conduisit comme un philosophe ou comme une canaille : comme un philosophe, s'il voulut modifier mon caractère et me discipliner en me faisant, précisément, le gardien de la discipline ; comme une canaille, s'il essaya seulement de m'acheter au prix d'une claudication morale pire que celle de sa jambe boiteuse. Mais, en y réfléchissant davantage, peut-être n'agit-il ni de l'une ni de l'autre manière, mais, seulement, comme un simple qui se défend avec les armes qu'il a. Sans mauvaise ni bonne intention, par esprit de propre conservation, il utilise pour cela les moyens politiques à sa portée – moyens peu subtils à la vérité, parce que la subtilité politique n'est pas le don des simples. Pour les autres élèves, l'exemple pouvait être décourageant, anarchique, désastreux comme un dissolvant, mais, bah ! j'avais tant de prestige auprès de mes camarades, j'étais si

fort, si puissant, si résolu, et si autoritaire, pour tout dire, que le commandement me revenait comme par un droit divin et qu'il aurait fallu qu'il fût bien audacieux et bien rebelle celui qui aurait osé protester contre ma nomination et méconnaître mon pouvoir.

Je commençai donc, dès le lendemain, à exercer mon commandement, comme si j'étais né pour cela et je continuai à l'exercer avec une grande autorité surtout depuis le jour où je présentai à don Lucas ma démission irrévocable ...

Voici pourquoi. Irrité contre un de mes camarades plus petit qui, courant dans la cour à l'heure de la récréation, m'avait bousculé, je levai la main et sans voir ce que je faisais lui donnai une superbe gifle. Le gamin se mit à pleurer et un des grands, Pedro Vazquez, avec qui j'étais en froid depuis ma nomination de moniteur, me manqua audacieusement de respect en criant :

- *Grand lâche !*

J'allais me précipiter sur lui les poings serrés, quand je me rappelai ma haute investiture et, me contenant, je lui dis avec sévérité :

- *Vazquez, vous aurez deux heures de pénitence !*

Il me tourna le dos, brusquement, haussa les épaules, marmottant je ne sais quoi, de vagues menaces sans doute, ou des, phrases de mépris ou de colère. Ce garçon – qui allait tenir un rôle considérable dans ma vie – était grand, maigre, très pâle, avec de grands yeux d'un bleu sombre, verts parfois quand la lumière leur venait de côté, un front très haut, d'abondants cheveux châtons, une bouche pleine de bonté, souriante, de longs bras et de longues jambes, un torse mince, une intelligence claire, beaucoup d'aptitude aux travaux (l'imagination, une intuition scientifique et une volonté inégale, aussi promptement énergique que molle.

Ce jour-là, quand nous rentrâmes en classe, Pedro, qui était dans une de ses périodes de fermeté, en appela du châtimeut devant don Lucas, qui révoqua sur-le-champ la punition, ébranlant du coup mon autorité.

- *Si c'est ainsi, caramba ! – criai-je – je ne veux pas continuer à être moniteur une minute de plus.*

Don Lucas réfléchit un instant, murmurant « *Du calme ! du calme !* », essayant de m'apaiser avec de suaves gestes sacerdotaux de sa main droite. Il évoquait sans doute le piquant souvenir des becs de plume, celui agglutinant de la poix, celui visqueux du papier mâché, celui irritant du poil à gratter, car d'une voix mielleuse, il me demanda, me tutoyant, contre son habitude :

- *C'est-à-dire que tu donnes ta démission ?*
- *Oui ! ir-ré-vo-ca-ble-ment !* — répliquai-je, appuyant sur chaque syllabe de l'adverbe, appris de *petit père* dans ses discours électoraux.

La classe entière ouvrit une bouche démesurée, épouvantée, croyant que ce mot était un terme formidable, précurseur de quelque collision encore plus formidable, mais redevint sereine en voyant que don Lucas se levait, tout ému, et, me tutoyant à nouveau, me disait :

- *Eh bien, je ne l'accepte pas, je ne peux pas l'accepter. Tu as beaucoup mais là, beaucoup de dignité, mon fils. Cet enfant ira loin, imitez-le !* – ajouta-t-il, en me signalant avec un geste exagéré à l'admiration de mes camarades étonnés. – *Ta dignité, c'est le principal ! ... Maurice Gomez Herrera continuera à exercer ses fonctions de moniteur et Pedro Vazquez subira le châtiment qu'il lui a imposé. J'ai dit ... Et silence !*

La classe était muette, comme engourdie, mais ce « *silence!* » était une de ces affirmations formelles d'autorité qui doivent avoir lieu dans les moments difficiles, quand cette

autorité est en péril, pour qu'il ne puisse pas se produire même un semblant de rébellion ; ce « *silence !* » était, en somme, une déclaration d'état de siège.

Seul Vazquez osa esquisser une protestation, balbutiant, moitié larmoyant, un :

- *Mais, monsieur !*
- *Silence, j'ai dit ! ... Et deux heures de plus, pour mon compte.*

Habitué à obéir, Vazquez se tut et resta tranquille sur son banc, pendant qu'une bouffée d'orgueilleux triomphe, gonflait ma poitrine, et faisait monter le rouge à mon visage, le sourire à mes lèvres et le feu à mes yeux.

Traduction de Georges PILLEMENT



Notes de Bernard Goorden, autre traducteur de Roberto J. PAYRO.

Nous n'avons pas l'intention de revoir la traduction de notre aîné, Georges Pillement. Mais il apparaît, de temps en temps, qu'il manque une partie de phrase (indépendamment de la volonté du traducteur) dans la version française à laquelle nous avons pu accéder. Dans ce cas, nous retournons à l'original et nous traduisons le **passage**, apparaissant **en couleur verte** (extrait de la page 21, édition 1944).

Le Petit-Fils du Gaucho (1946) ; Paris ; Nouvelles Editions Latines ; 1946, 318 p. (achevé à Uccle-lez-Bruxelles, le 9 décembre 1910) = ***Las Divertidas Aventuras de un Nieto de Juan Moreira*** (1911) ; Buenos Aires, Editorial Losada, 1944, 302 p.

Une première traduction, très partielle, sous le titre « ***Aventures divertissantes du petit-fils de Juan Moreira*** », a été publiée dans ***La Belgique artistique et littéraire*** (*Revue nationale du Mouvement Intellectuel*), Bruxelles, tome trente-quatrième, janvier-février-mars 1914, pages 173-190. Le nom du premier traducteur n'est pas mentionné mais Arnold Goffin en signe une « *préface* » aux pages 173-175. Voir :

<http://idesetautres.be/upload/PAYRO%20AVENTURES%20DIVERTISSANTES%20PETIT%20FILS%20JUAN%20MOREIRA%20BELGIQUE%20ARTISTIQUE%20LITTERAIRE%201914.zip>

Nous avons rendu un hommage à Georges PILLEMENT. Voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/HOMMAGE%20A%20Georges%20PILLEMENT%20traducteur%20hispanophile.pdf>